

ØYSTEIN STENE

# Zombie nostalgie

roman traduit du norvégien par  
Terje Sinding

*ACTES SUD*



*Si tu refuses de me donner le Taureau céleste,  
je briserai la porte de l'enfer  
je ferai sortir les morts  
pour dévorer les vivants.  
Et les morts seront plus nombreux que les vivants.*

Gilgamesh, tablette VI.



On n'a pas besoin de deux bras pour écrire.

J'ai scotché le feuillet sur la table, en haut et en bas : comme ça, je ne le ferai bouger ni avec mon stylo ni avec ma main. C'est ainsi que j'écrirai mon récit, sur cette rame de papier. En attendant que ma main gauche repousse, qu'elle arrive au niveau de l'autre, qu'elle prenne la même forme que celle qui tient le stylo.

Je veux raconter le pays d'où je viens. Raconter la nation surgie des brumes de l'histoire – ou de celles de la mer, plutôt – avant qu'elle n'apparaisse sur les cartes. Sur des cartes strictement confidentielles, gardées sous clé et étroitement surveillées, qu'on ne sortait qu'à l'occasion de conférences secrètes réunissant des hauts fonctionnaires anonymes aux attributions mal définies.

Des hommes résolus, qui ont su agir avec détermination. Ils ont pris la décision qui s'imposait, puis ils ont rejoint leurs femmes, leurs enfants et leurs maîtresses. Leur assurant que tout était sous contrôle. Qu'il n'y avait rien à craindre.

La mort était encore loin.

Certains de ces hommes ont disparu. Les autres ont vieilli. Ce qu'ils savent, personne d'autre ne l'a jamais su. Si on cherche une preuve de l'existence de ce pays, il est probable qu'on ne trouvera rien. À moins de passer

au peigne fin les archives secrètes de divers ministères des Affaires étrangères. Avec beaucoup de chance, on finira peut-être par y dénicher un vieux décret émanant d'un commandement de marine américain ou européen.

Bientôt, plus personne ne pourra raconter cette histoire. À part moi. Moi, je suis là. Et je serai encore là quand toutes les traces auront été éliminées. Quand toutes les cartes confidentielles auront été brûlées, quand leurs cendres seront retournées à la terre.

Moi je peux raconter l'histoire. Je peux remplir ces feuilles blanches, l'une après l'autre.

Je me souviens de tout, jusque dans le moindre détail. Des détails que j'aurais préféré oublier. J'aurais voulu qu'ils se volatilisent, qu'ils se dissolvent, qu'ils s'évaporent – comme des flaques d'eau après quelques jours de soleil.

Mais rien ne s'est effacé. Tout cela, je le porte en moi, partout où je vais – c'est inscrit dans mes mouvements, comme un texte qu'il me faut lire quel que soit l'endroit où je fixe mon regard. Les documents auxquels j'ai eu accès, les dossiers qui m'ont permis d'avoir une vue d'ensemble sur l'histoire du pays, je m'en souviens mot pour mot. Le papier sur lequel ils étaient écrits, je le vois encore. Je me souviens de son épaisseur, de sa texture, je me souviens des caractères de la machine à écrire qui avait servi à les rédiger, de la couleur des chemises qui les renfermaient.

Vingt ans ont passé, mais je n'avais jamais formé le projet d'écrire ce récit. Pas jusqu'à présent, où je me cache dans un entrepôt de cartes postales. Cartes qui ne seront sans doute jamais envoyées. Les Européens ont déserté cet endroit et, s'ils reviennent un jour, ils n'achèteront pas de cartes postales.

L'époque des cartes postales est révolue.

Mon projet n'est pas de m'inscrire dans l'histoire, mais de m'en délivrer. Je cherche une échappatoire, un

passage, une brèche, un lieu où l'histoire ne pourra plus me rattraper, un lieu où elle sera hors de portée. Je voudrais être là, sans être associé au destin de la nation, sans être associé au vide qu'elle a laissé. Je voudrais exister. En tant qu'être humain, pourrait-on dire. J'essaie de faire place à quelque chose de nouveau.

À une nouvelle vie.

Que les morts s'enterrent entre eux, que les vivants trouvent un moyen de vivre avec ceux qui se refusent à mourir.

Une dernière fois je veux faire surgir le pays de ma mémoire, le rendre présent. Je veux le décrire comme s'il existait toujours : intact, avec ses digues, ses maisons, ses rues, ses appartements, ses bureaux – et ses habitants. Une dernière fois ils vivront, dans mon récit. Une dernière fois, pendant que ma main repousse.

Ce qui pousse n'est pas toujours vivant.

Ensuite, le voile de l'oubli tombera sur le pays. Au fond de l'océan qui, inexplicablement, lui a donné naissance. Celui qui entendra son nom, qui comprendra le sens de ce récit, qui aura appris ce qui se cache sous la mer, celui-là sera peut-être le dernier à l'évoquer. Je vous livre donc son nom ; à vous de décider si le reste doit être silence. Labofnia.

*Si vous voulez pénétrer la mémoire d'une ville, vous plonger dans ses souvenirs, il vous faut consulter ses archives. Là est consignée la moindre décision concernant son développement : des changements importants ou minimes y sont documentés, on y trouve des permis de construire et de démolir, des rapports et des enquêtes, des évaluations et des décrets – même quand ils n'ont pas été suivis d'effet. On peut y lire ce que la ville a été, ce qu'elle est, ce qu'elle aurait pu être, ses stades dépassés, son potentiel, ses défaites et ses victoires. L'histoire de la plupart des villes peut être reconstituée à partir de leurs archives. Il en va de même pour Labofnia.*

*Même relativement jeune, une ville abrite toujours des tonnes de documents, des kilomètres de dossiers. Il faut beaucoup de temps et de patience pour naviguer d'un étage à l'autre, d'une pièce à l'autre, entre les rayonnages et les allées, les chemises et les fichiers. Il faut beaucoup de chance pour y dénicher des informations intéressantes et utiles. À moins de savoir où chercher, et comment. Si on parvient à mettre la main sur les bons documents dans les archives de Labofnia, on pourra cependant recoudre l'histoire de la ville et du pays. Certes, les coutures resteront parfois lâches, comme celles d'un bâti. Mais si on est assez patient pour les suivre jusqu'au bout, on verra que tout se tient.*



*Le document le plus ancien des archives municipales de Labofnia doit avoir plus d'un millier d'années : il s'agit d'une reliure en peau ayant appartenu à un psautier. Le mot "Psaumes" y est toujours lisible. D'après le découpage et le tannage de la peau, le livre a dû être confectionné entre l'an 500 et l'an 800. La couverture est très abîmée, mais le dos est intact et le fil de reliure est toujours présent, cousu dans le cuir. On ignore où et quand l'objet a été découvert, mais il est archivé dans le troisième dossier établi par le service du Plan et de l'Architecture depuis sa création en 1957. On l'a probablement trouvé sur un chantier de construction.*

*Des éléments laissent à penser que l'objet a été introduit à Labofnia aux alentours de l'an 520 par un missionnaire. Depuis le haut Moyen Âge circulent des récits concernant saint Brendan, un moine irlandais qui se serait lancé dans un périlleux voyage en mer à la recherche du paradis, que des mythes celtiques situaient au-delà de l'Atlantique.*

*La légende du fabuleux voyage de saint Brendan a d'abord été consignée en latin, puis en flamand et en anglais. D'après ce récit, Brendan part sur un navire en compagnie de quatorze autres moines. Au milieu de l'océan, ils découvrent une île, ou plutôt un récif. Un homme nu s'y agrippe, craignant d'être emporté par les flots. Brendan estime qu'il doit s'agir de Judas, le disciple ayant trahi le Seigneur. Qui d'autre aurait pu être relégué dans un tel lieu abandonné de Dieu? L'esprit troublé, le malheureux ne peut ni accéder à l'enfer ni retourner auprès des hommes. Il a été déposé là pour souffrir dans la solitude jusqu'à la fin des temps.*

*La version la plus connue de l'histoire de saint Brendan est celle d'un poème du XI<sup>e</sup> siècle, traduit par G. R. Waters et publié en 1928 : The Anglo-Norman Voyage of St Brendan. La description de l'île de ce Judas nu se trouve au*

chapitre xxvi. On y lit que “les vagues de l’océan le frappaient sans pitié, sa vie était une mort sans fin”.

Dans sa préface, Waters fait état de documents prouvant que Brendan, né en 485 et mort en 578, était réellement un moine irlandais. On suppose qu’il était d’ascendance royale et qu’il a renoncé à la vie de cour pour se faire religieux. Selon des sources fiables, il aurait fondé des monastères au pays de Galles et en Bretagne. Aux alentours de 520, il entreprend un voyage qui le conduira aux Hébrides et aux Orcades. Dans sa quête de nouvelles peuplades à convertir, il serait même allé jusqu’au Groenland et au Canada.

Il est donc légitime de supposer que Brendan ait pu accoster à Labofnia, peut-être après avoir longuement cherché un rivage pour se mettre à l’abri d’une tempête. Il est possible que l’Irlandais et son équipage aient été les premiers hommes à poser le pied sur l’île. Il est possible également qu’ils y aient découvert un Labofnien nu. Couché ou debout, chancelant ou errant sans but. Il est possible enfin que le saint ait pensé que les psaumes aideraient le malheureux à supporter ses souffrances.

Un réveil brutal à Labofnia, c'est comme un réveil brutal dans n'importe quel autre lieu. La différence réside dans ce qui vient après – dans le bref instant où on récupère ses esprits.

D'habitude on reconnaît certains bruits, certaines voix, la texture des draps, on ouvre les yeux et on retrouve les objets de la veille. Le pantalon, le pull, les chaussettes. Le lit, la table de nuit, l'armoire, les étagères, le sol, le tapis.

Des repères qui répondent à des questions élémentaires : qui, quoi, où et comment.

Le passé se remet en place, simplement et sans effort, aussi spontanément que vous vous êtes réveillé. Vous savez qui vous êtes, pourquoi vous êtes là. Dans des cas plus rares, quand vos questions restent sans réponses, vous en devinez la raison. Vous avez été victime d'un accident, vous étiez ivre, vous êtes en état de choc. À un moment, vous découvrirez bien un indice qui vous aidera à trouver une explication. Un fil d'Ariane. Qui vous conduira quelque part.

Celui qui se réveille à Labofnia n'a pas ces repères.

Moi, j'ouvris les yeux dans une réserve de la mairie. À moitié couché par terre, au milieu de cartons, dans

une position bizarre. La main droite coincée entre deux boîtes gris-brun à la surface légèrement rugueuse. La tête appuyée contre une étagère en métal. Les fesses reposant sur le béton glacial du sol. Et tout de suite : la volonté de trouver une explication. D'imaginer un passé.

Je pense être resté dans cette position une petite minute. Pendant ce temps, je vécus mes premières expériences sensorielles en tant que Labofnien : des objets étaient visibles, mais sans laisser une grande impression, des bruits étaient audibles, mais moins distincts qu'on ne l'aurait imaginé. Et je n'avais aucune sensation de goût ni d'odeur. Si quelque chose était tangible, c'était d'abord le froid de ma peau. Le froid de ma propre peau.

Pas de souvenirs précis, rien de net.

Quand je fis une tentative pour bouger, mon corps me parut mou, engourdi, pesant, trop lourd à déplacer. Je parvins cependant à redresser suffisamment la tête pour constater que j'étais nu, et que j'avais deux pieds, deux jambes, deux mains, deux bras, une tête, un torse, un bas-ventre et un organe sexuel masculin. Je remarquai également que mes pieds, mes mains et mon sexe étaient étrangement blafards – presque blancs, et parsemés de taches bleues, mauves et verdâtres.

Cette décoloration de la peau aurait sans doute dû me paraître alarmante. Mais mon rapport avec mes propres membres était trop diffus pour que j'en ressentisse une inquiétude. Si ce corps me laissait indifférent, pourquoi m'en soucier ?

Quand je voulus replier mes jambes, elles m'obéirent, mais imparfaitement. Elles étaient flasques et desséchées comme deux morceaux de viande froide. Je me retournai sur le ventre et tentai de me redresser à l'aide de mes mains, en mobilisant toute ma force musculaire ou ce qu'il m'en restait. Je finis par me retrouver

à quatre pattes, chancelant, les paumes et les genoux posés sur le sol.

Il me parut difficile de coordonner mes mouvements, de bouger en même temps mon pied droit et ma main gauche. Je levai la tête : devant moi, je vis une porte blanche avec une poignée. Je posai mes mains sur le mur et me penchai légèrement en arrière. Veillant à ce que la plante de mes pieds reste en contact avec le sol, j'entrepris de me redresser. Jusqu'à me retrouver sur mes deux jambes, en équilibre instable, surpris d'y être parvenu.

Je tenais debout, dans ce corps étrange, sans trop tanguer. Par précaution, je continuai cependant à m'appuyer contre le mur.

À mon grand étonnement, je parvins à bouger. Sans aucune souplesse, il est vrai : par à-coups, sans finesse, comme si mes articulations étaient soudées, mes muscles figés et mes tendons sclérosés. Mais je parvins à bouger.

Dos à la porte, je regardai autour de moi. Les murs étaient de couleur crème, les étagères en métal laqué blanc. La pièce devait faire environ cinq mètres de long sur deux de large. Sur les étagères étaient rangées des fournitures de bureau – des crayons, des stylos, des rouleaux de scotch, des agrafeuses, des rames de papier, des boîtes de trombones et des cartons remplis de formulaires.

Rien de tout cela ne m'apportait d'information utile. Rien ne m'apprenait qui j'étais, ce que je faisais là. J'examinai ma main. Elle était encore aussi blafarde, aussi bleuâtre, les taches y étaient encore, et ses articulations étaient raidies. J'essayai de serrer le poing, mais je pus tout juste passer mon index et mon majeur sous mon pouce.

Certes, la chose était identifiable : malgré sa couleur, sa rugosité et sa sécheresse, c'était bel et bien une main.

Une main semblable à n'importe quelle autre. Mais une main qui ne me disait rien, qui n'appartenait pas à mon histoire.

Je me tournai vers la porte, saisis la poignée, l'actionnai avec précaution. À peine entamé, mon geste me parut déjà accompli. Comme si le mouvement, une fois initié, ne pouvait rien enclencher d'autre.

Mais je continuai en me regardant faire. En espérant que la porte était fermée à clé. Si elle l'était, ma situation apparaîtrait comme une énigme que je pourrais résoudre. Une porte fermée à clé serait plus riche en promesses qu'une porte ouverte. Une porte fermée à clé signifierait qu'on me gardait prisonnier. Qu'on ne voulait pas que je m'évade. Que cela valait la peine de me séquestrer. Que de l'autre côté il y avait quelque chose que je ne devais pas découvrir. Être emprisonné aurait un sens ; une porte fermée à clé impliquerait des causes, une cohérence, une logique.

Mais la poignée finit par s'abaisser et je tirai la porte vers moi. Un bourdonnement de ventilation se fit entendre.

Une porte ouverte ne vous dit pas qui vous êtes.

Je regardai au dehors : un long couloir. Peint de la même couleur anonyme que la réserve. Plusieurs portes. Blanches, toutes identiques. Le couloir, les portes, les couleurs – rien ne donnait une impression distincte, univoque. C'était impersonnel, ordinaire, pratique : ni plus ni moins.

Je retournai dans la réserve, soulevai un des cartons de formulaires, le posai par terre. Enfin, parler de soulever le carton pourrait faire penser à un geste déterminé ; étant donné ma motricité réduite, il serait plus correct de dire que je le fis tomber. Puis je m'emparai des papiers qu'il contenait. Mes mouvements me semblèrent une

parodie absurde de ce que je cherchais à faire : grotesques et maladroits, lents et inefficaces.

Je parvins cependant à vider le carton. Je poussai les formulaires dans un coin pour éviter qu'ils ne jonchent le sol : je ne voulais pas qu'on me reproche mon sang-gêne. Puis je dépliai le carton et m'en enveloppai le corps. Après avoir déniché du gros scotch marron, je fis plusieurs tentatives maladroites pour l'enrouler autour du carton afin de le maintenir en place. Le scotch restait collé à ma peau ou au carton, mais pas aux deux, il s'emmêlait ou se déchirait, mais je parvins à cacher mon bas-ventre et mes cuisses sous une sorte de pagne.

Puis je sortis dans le couloir et fermai la porte derrière moi. J'avançai d'un pas mal assuré, presque sans plier les genoux, tendant les bras devant moi et m'appuyant régulièrement contre les murs.

J'atteignis le bout du couloir, où se trouvait une autre porte. Ignorant sur quoi elle débouchait, je l'ouvris avec autant de précaution que celle de la réserve. En la poussant, j'aperçus une sorte de hall ou de vestibule avec un comptoir d'accueil où trônait une femme en tailleur bleu marine. Elle portait de grosses boucles d'oreilles.

Je m'immobilisai sur le pas de la porte. Je réfléchis. Le lieu était-il surveillé par un vigile ? Ne ferais-je pas mieux de rester dans le couloir ou dans la réserve jusqu'au soir, et d'attendre la fermeture du bâtiment pour tenter de filer sans être vu ? Ou de chercher une autre sortie ? Ou de prendre un air détaché et de passer devant la réceptionniste comme si de rien n'était, malgré ma semi-nudité et mon accoutrement ?

C'est alors que je compris à quel point ma situation était mal définie, difficile à cerner, malaisée à affronter. Malgré mes problèmes de motricité, malgré mes gestes maladroits et imprécis, malgré mon impuissance

à m'expliquer ce que je faisais là, j'étais capable d'identifier ce que je voyais : le comptoir là-bas était destiné à l'accueil du public, et la femme qui s'y tenait était une réceptionniste. J'étais capable de me dire que le tailleur de la femme était bleu marine et que ses boucles d'oreilles étaient grosses. En d'autres termes, ces notions ne m'étaient pas inconnues. Tout en ignorant qui j'étais et où je me trouvais, je reconnaissais ce que j'avais devant les yeux. Je disposais donc d'une faculté de catégorisation, de certains concepts, d'un certain savoir sur le monde. Et je me livrais même à des calculs pour décider si j'avais intérêt ou non à dévoiler ma présence.

Me voilà donc, enveloppé d'un carton, devant une porte donnant sur un vestibule où se trouvait un comptoir d'accueil. Fuir une chose d'apparence aussi inoffensive n'avait pas de sens : j'avais beau ne pas comprendre grand-chose, cela me paraissait évident. Par conséquent, je finis par ouvrir la porte en grand et m'approcher du comptoir d'un pas aussi souple et silencieux que possible. Mais j'étais incapable de plier les genoux et j'avais peur de tomber : je dus tendre les bras pour conserver mon équilibre.

La femme leva la tête. Je remarquai qu'elle bougeait aussi de manière assez lente et insistante. Ses boucles d'oreilles tintèrent et scintillèrent. Elle me regarda. Sans montrer de surprise, contrairement à ce que je m'étais imaginé.

J'avais l'intention de lui demander de m'appeler un taxi, mais je n'en eus pas le temps.

— Bienvenue à Labofnia, dit-elle.

Je m'arrêtai devant elle, immobile, les bras ballants.

— Asseyez-vous là-bas. On va vous apporter un plaid et une tasse de thé.

Elle fit un geste vers une rangée de bancs à l'autre bout du vestibule. J'eus l'impression d'être attendu. D'être attendu depuis toujours.